Société française d'héraldique & de sigillographie

Titre	Le blason japonais
Auteur	Lilian CAILLEAUD
Publié dans	*Revue française d'héraldique et de sigillographie - Études en ligne*
Date de publication	octobre 2020
Pages	18 p.
Dépôt légal	ISSN 2606-3972 (4e trimestre 2020)
Copy-right	Société française d'héraldique et de sigillographie, 60, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, France
Directeur de la publication	Jean-Luc Chassel

Pour citer cet article Lilian CAILLEAUD, « Le blason japonais », *Revue française d'héraldique et de sigillographie – Études en ligne*, 2020-11, octobre 2020, 18 p.

http://sfhsrfhs.fr/wp-content/PDF/articles/RFHS_W_2020_011.pdf

Document créé le 30/10/2020

REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE ET DE SIGILLOGRAPHIE

Adresse de la rédaction : 60, rue des Francs-Bourgeois, 75141 Paris Cedex 03

Directeur : Jean-Luc Chassel

Rédacteurs en chef : Caroline Simonet et Arnaud Baudin

Comité de rédaction : Clément Blanc-Riehl, Arnaud Baudin, Pierre Couhault, Jean-Luc Chassel, Dominique Delgrange, Hélène Loyau, Nicolas Vernot

Comité de lecture : Ghislain Brunel (Archives nationales), Jean-Luc Chassel (université Paris-Nanterre), John Cherry (British Museum), Marc Gil (université Charles-de-Gaulle-Lille III), Laurent Hablot (EPHE), Laurent Macé (université Toulouse-Jean-Jaurès), Christophe Maneuvrier (université de Caen), Christian de Mérindol (musée national des Monuments français), Marie-Adélaïde Nielen (Archives nationales), Michel Pastoureau (EPHE), Michel Popoff (BnF), Miguel de Seixas (université de Lisbonne), Inès Villela-Petit (BnF)

ISSN 1158-3355

et

REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE ET DE SIGILLOGRAPHIE
ÉTUDES EN LIGNE

ISSN 2006-3972

© Société française d'héraldique et de sigillographie
SIRET 433 869 757 00016

REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE ET DE SIGILLOGRAPHIE

ÉTUDES EN LIGNE

RFHS-EL 2020-n° 11 octobre 2020

Le Blason japonais

Lilian CAILLEAUD

Le génie du blason est qu'il permet à tout artiste ou à toute personne de connaître et de dessiner, ou de représenter, des armoiries sans avoir à se référer à un dessin précédent. Le blason est très utile lorsque la place est limitée et les informations abondantes. Si une image vaut mille mots, dans le cas de l'héraldique, les mots sont parfois si importants qu'ils sont le seul moyen de déterminer à quoi ressemblaient des armoiries il y a 900 ans. Le blason donne également toute latitude à l'artiste pour s'exprimer, car une fois tous les attributs, figures, positions nécessaires mis en place, seul le talent séparera le bon du mauvais. La symbolique reste la même dans chaque pays d'Europe et même si la langue utilisée pour blasonner des armoiries diffère, le bagage culturel commun permet de comprendre relativement aisément ce que les armoiries véhiculent.

丸二十文字／轡 (*maru ni jyu mon ji* ／ *kutsuwa*)

1. *Blason du clan Shimazu.*

Cependant, les symboles héraldiques ne sont pas un produit spécifique à l'Europe. Le Japon peut être considéré comme le seul autre endroit au monde où un système complet et héréditaire de symboles se développe à partir du XIIe siècle. Si certaines figures semblent similaires par leur dessin à celles utilisées en Europe, leur signification ne l'est pas. Un exemple très simple peut illustrer cette situation. Lorsque saint François-Xavier a vogué vers le Japon pour évangéliser le pays, il a vu un bateau du clan Shimazu. Le saint homme pensait qu'il voyait une croix dans un cercle sur la voile principale, ce qui lui faisait espérer que sa tâche serait facile (*fig. 1*)[1]. Il n'aurait pas pu se tromper davantage puisque le *mon* – emblème héraldique – du clan Shimazu est le *kanji*[2] pour le chiffre dix (十) dans un cercle. On a pu aussi y voir un *kutsuwa*, c'est-à-dire un élément de mors de

1. L'ensemble des illustrations provient de la collection de l'auteur.
2. Les *kanji* sont l'une des écritures utilisées au Japon, proches des caractères chinois. Un même *kanji* peut se prononcer de façons différentes selon le contexte, comme nous le verrons plus loin. Les *kana* (*hiragana* et *katakana*) sont les deux autres écritures employées ; elles sont de type syllabique.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

cheval. Ces deux interprétations sont bien entendu sans aucune signification chrétienne. Qui plus est ce clan utilisait ce *mon* bien avant l'arrivée des Occidentaux au Japon[3].

De la même manière, le 丸に結び柏 (*maru ni musubi kashiwa*) pourrait être confondu avec un triquêtre dans un cercle alors qu'il s'agit d'une feuille de chêne nouée et stylisée (*fig. 2*).

2. 丸に結び柏 (*maru ni musubi kashiwa*)

Je crois que traduire le blasonnement des *mon* avec un vocabulaire occidental est futile. Dire, par exemple, que deux grues face à face sont combattantes est un non-sens, car le mot 向かい (*mukai*) utilisé pour décrire cette situation signifie simplement se faire face. Le concept occidental « combattant » désigne des animaux qui s'affrontent, ce qui n'est jamais le cas dans l'héraldique japonaise.

La quantité de vocabulaire nécessaire pour décrire un *mon* en japonais n'est pas si grande qu'elle représente un véritable défi. De plus, lorsque les chercheurs japonais choisissent d'étudier l'héraldique occidentale, ils ont tendance à utiliser les mots anglais translittérés en *katakana*[4] pour expliquer ce que sont les composants d'un blason. Il est logique de suivre le même principe lors du blasonnement des *mon*. Pour les Japonais, ce que l'héraldique occidentale appelle blason est simplement le « nom » (紋名前) du *mon*. Ainsi chaque blasonnement de *mon* est considéré comme le nom complet de ce *mon* est non comme une description. Par exemple *Maru ni musubi kashiwa* (*fig. 2*) est le nom – on pourrait presque dire le nom propre pour être plus clair – d'un *mon* unique.

Cet article est destiné à donner une idée du fonctionnement du blason japonais. L'étude du blason japonais est difficile, car aucun livre n'a été consacré à son étude exclusive jusqu'à la publication récente de *Japanese Blazon*[5]. L'un des plus gros problèmes a été, et demeure, que de nombreux spécialistes de l'histoire japonaise n'ont pratiquement aucune connaissance de l'héraldique et que la plupart des héraldistes sont également mal équipés, d'un point de vue linguistique et historique, pour répondre aux questions liées à l'héraldique japonaise. Travailler sur la clarification du blasonnement du *mon* en japonais me semblait le problème le plus urgent dans le contexte des études héraldiques japonaises.

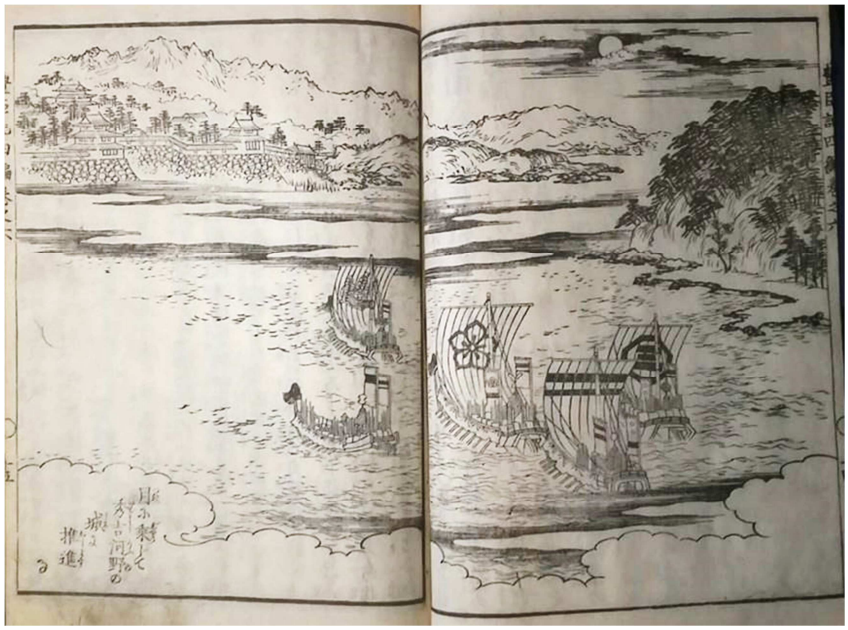
3. Bien que Marco Polo parle de Cipangu (le Japon) dans ses mémoires, la plupart des ouvrages donne 1549 comme date des premiers vrais contacts.

4. Voir la note 2.

5. Lilian CAILLEAUD, *Japanese Blazon,* Ottawa, 2018. Cet ouvrage pourra être consulté pour une étude plus approfondie des termes et du fonctionnement du blason japonais.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

Les livres japonais sur les *mon* sont nombreux, mais comme la langue utilisée pour décrire les *mon* est similaire à 95 % au japonais du quotidien, peu de choses sont écrites sur la façon de blasonner un *mon*. La meilleure introduction que j'ai rencontrée jusqu'à présent se trouve dans *Kamon no jiten* de Takasawa Hitoshi[6] et caractérise simplement les aspects les plus courants de la construction des *mon*. L'ordre suivi dans cet article est basé sur cette introduction. La plupart des livres sur le *mon* sont organisés par types de figures selon leurs thèmes communs (naturel, artificiel, etc.) mais n'indiquent pas comment construire le blason de ces *mon*.



3. *La flotte d'Oda Nobunaga attaque Kyushu.*
Le *kikyou* sur la grand-voile représente le clan Oda
(*Taiko ki gunki monogatari*, livre 4).

桔梗 (*kikyou*)

4. *" Kikyou " : une campanule.*

6. Hitoshi TAKASAWA, *Kamon no jiten*, Tokyo, 2008. Une bibliographie commentée est fournie en fin d'article. Dans le corps de texte de l'article, les auteurs japonais seront indiqués selon l'usage nippon, soit le nom de famille puis le prénom.

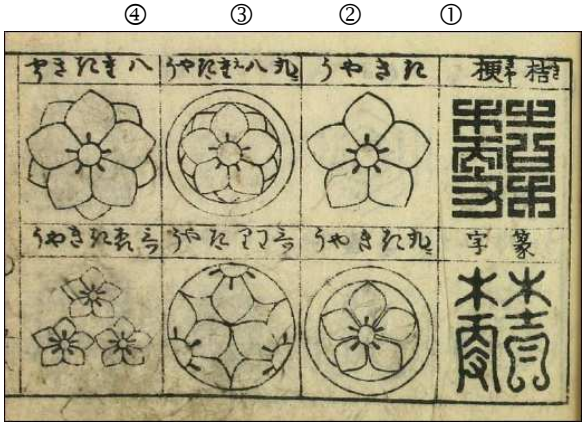
© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

Dans cet article, chaque *mon* sera accompagné de sa description en japonais et en *romaji*[7]. Les exemples devraient aider à développer une compréhension des principes de base. Il est bien plus facile de blasonner le *mon* en japonais qu'en anglais ou dans toute autre langue. Par souci d'efficacité, j'utilise parfois le mot « blasonner » qui est vraiment une alternative au verbe « décrire ». J'adopte aussi le terme « bordure » qui a également un sens héraldique. Ce sont les seuls termes que j'emprunterai au blason occidental et je ne les utiliserai pas dans la traduction d'un *mon*.

Enfin, précisons qu'en japonais *mon* peut à la fois désigner le tout ou ses parties. Par exemple, un *mon* composé de trois papillons peut être considéré comme un *mon* composé du même *mon* répété trois fois.

I. Les règles du blason japonais

L'héraldique occidentale ne connaît que deux règles, à savoir : pas de métal sur métal ou d'émail sur émail, à quelques exceptions près, et l'interdiction d'utiliser les armoiries de quelqu'un d'autre. Toutes les autres « règles » sont des conventions élaborées au fil du temps.



5. *Page du " kikyou " (campanule) dans un armorial* (初心紋割形之事, *Shoshinmon warigata no koto*, 1864). La page se lit de droite à gauche, de haut en bas. Le blasonnement de chaque *mon* est écrit au-dessus (les *hiragana* pour écrire *kikyou* sont « ki ki ya u »).
Colonne 1 : *kanji* pour *kikyou* écrit dans les styles « carré » en haut et « ancien » en bas.
Colonne 2 : en haut *kikyou*, en bas *maru ni kikyou*.
Colonne 3 : en haut *maru ni yae kikyou*, en bas *mitsu wari kikyou*.
Colonne 4 : en haut *yae kikyou*, en bas *mitsu mori kikyou*.

6. *" Yae kikyou " tiré d'un recueil moderne de blasons japonais.*

7. Le *romaji* est la translitération alphabétique du japonais en caractères latins.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

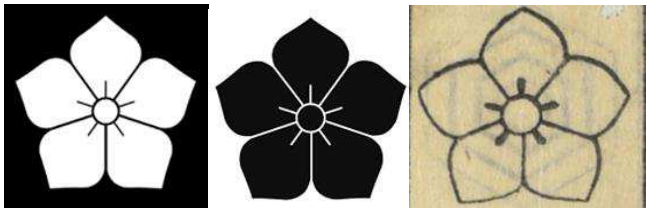
Selon Takasawa Hitoshi, l'héraldique japonaise est exempte de règles. Cela signifie que lors de la description d'un *mon*, on utilise en général la langue japonaise courante. Bien sûr, certains termes ont une signification particulière dans le contexte du *mon*. Si l'on comparait le blasonnement de *mon* de l'ère d'Edo (1600-1868) et ceux d'aujourd'hui, un Japonais comprendrait tout sauf quelques termes ici ou là. De plus, le même vocabulaire peut être utilisé en japonais pour décrire les *matoi*, des « vexilloïdes » qui marquent l'identité de groupes tels que les pompiers, les écoles et autres unités constituées, par le passé utilisés par certains seigneurs et vassaux du *shogun*.

Les descriptions de *mon* japonais en mots existent depuis l'origine des *mon* ; les appeler « blasons » pour refléter une réalité occidentale n'est, exceptionnellement, pas une erreur. Dans le *Taiheiki* qui relate les tentatives de l'Empereur Go Daigo au XIVe siècle pour retrouver son pouvoir temporel, de nombreux protagonistes sont décrits par leur *mon* (plus de 60 occurrences dans les 12 chapitres traduits disponibles)[8]. Le *Taiheiki* donne dans certains cas également les origines de ces *mon*, qu'elles soient historiques ou mythologiques.

II. COMMENT UN *MON* EST REPRÉSENTÉ, LU ET CONSTRUIT

1. Lecture d'un mon

La représentation en elle-même ne modifie pas la façon dont un *mon* est décrit. Les images ci-dessous d'un *kikyou* sont rigoureusement identiques bien que représentées en blanc sur noir, noir sur blanc ou simplement au trait (*fig. 7*). La troisième version était la plus courante jusqu'au XXe siècle, car elle était beaucoup plus facile à imprimer à partir d'un bloc de bois que les deux images précédentes qui utilisent beaucoup d'encre.



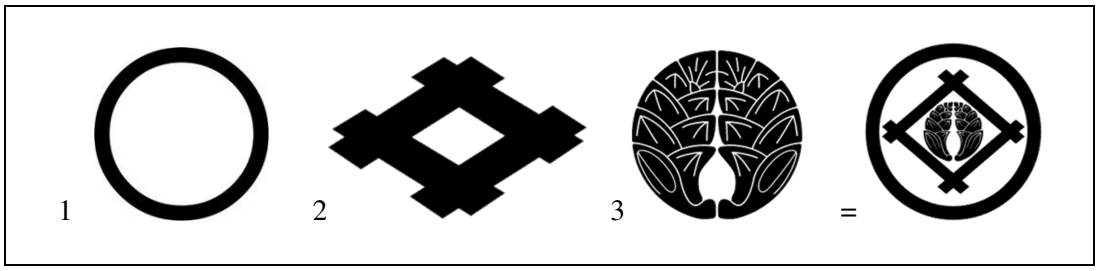
7. *Trois représentations d'un " kikyou " (campanule).*

Les *mon* sont toujours décrits de l'extérieur vers l'intérieur. L'élément situé le plus à l'extérieur est décrit en premier avec toutes ses modifications possibles, puis les éléments suivants de la même manière. Cette règle est fondamentale et diffère grandement des usages de l'héraldique occidentale où le blasonnement fonctionne par plans superposés. Les artistes Japonais ne connaissent pas la perspective : il faudra attendre la restauration de Meiji (1868-1912) pour voir des œuvres sur plusieurs plans. Faut-il y voir une des raisons pour laquelle le blasonnement japonais fonctionne de cette manière?

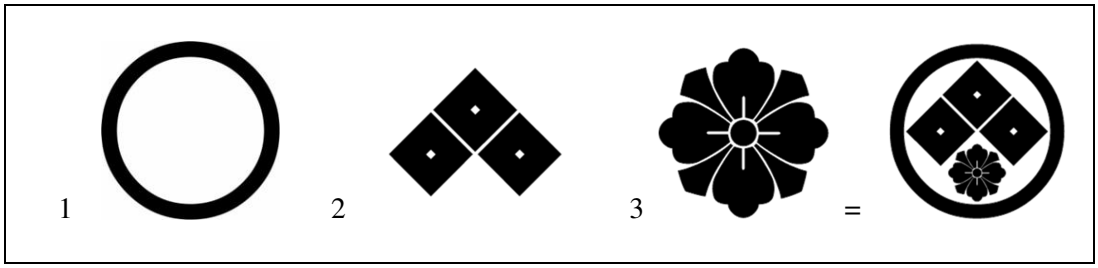
8. Ce récit écrit au XIVe siècle est probablement l'un des plus intéressants pour se représenter les guerres civiles de l'époque. Il n'a été que partiellement traduit en anglais : Helen MCCULLOUGH, *The Taiheiki. A Chronicle of Medieval Japan*, New York, 1959.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

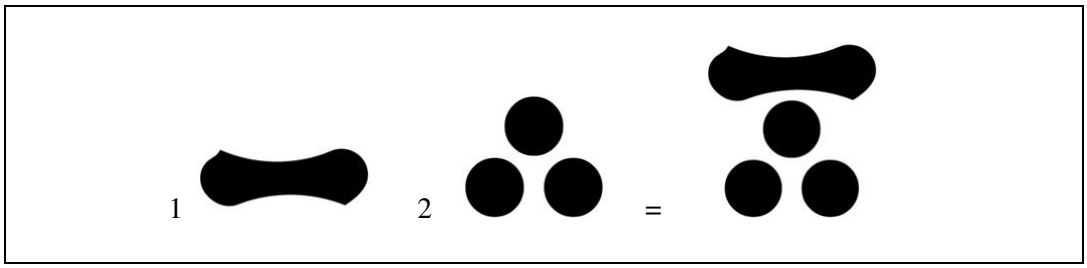
Les figures 8 à 11 présentées ci-après décomposent des *mon* afin d'en saisir la logique de description. Les chiffres montrent l'ordre dans lequel on lit le *mon*. J'ai choisi de ne pas donner de blasonnement afin de permettre au lecteur de comprendre comment séparer visuellement les éléments.



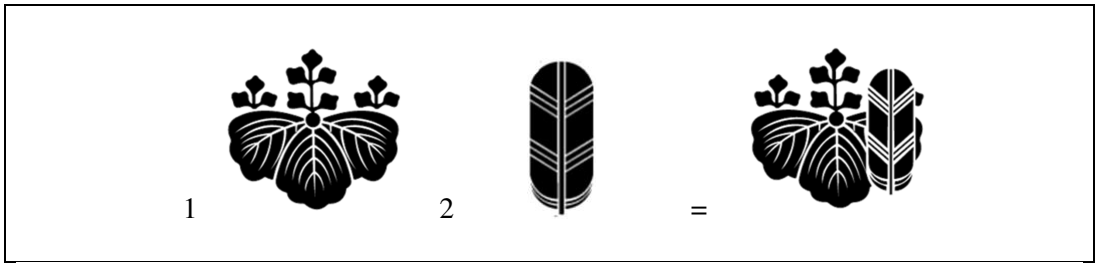
8. *Premier exemple d'ordre de lecture des différents éléments d'un blason, suivi de la restitution du blason complet.*



9. *Second exemple d'ordre de lecture d'un blason.*



10. *Troisième exemple d'ordre de lecture d'un blason.*



11. *Dernier exemple d'ordre de lecture d'un blason.*

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

Un seul élément purement grammatical est utilisé pour le blasonnement des *mon* : に (*ni*), qui signifie « et ». *Ni* est très important car il permet au lecteur de suivre l'ordre et de séparer les différentes parties constituant le *mon* (*fig. 12*).

対い鳩に一つ茗荷 (*mukai hato* ***ni*** *hitotsu myouga*)

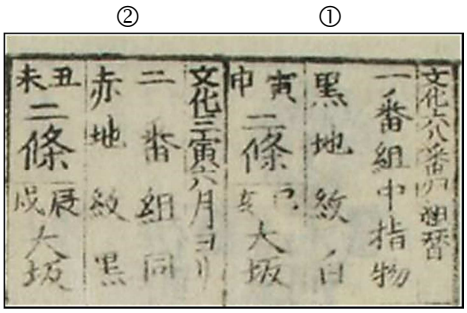
12. *Exemple de blasonnement avec に (ni, « et »).*

2. Les couleurs

L'une des règles les plus importantes de l'héraldique occidentale est liée à la couleur. Qu'il s'agisse d'un blasonnement en français, anglais ou allemand, la couleur du champ sera le premier élément à décrire. Ce n'est pas le cas en héraldique japonaise qui ne connaît pas de couleurs.

Le blason japonais ne s'intéresse donc qu'à la position et aux aspects des éléments qui construisent le *mon*. La seule exception est le *mon* du clan Toki qui était un *kikyou* bleu clair : 水色桔梗 (*mizu iro kikyou*, soit littéralement « campanule couleur d'eau »).

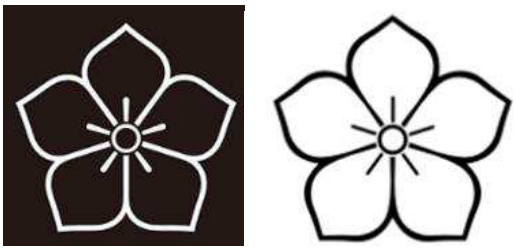
Bien que les couleurs ne soient pas utilisées pour le blasonnement et la construction d'un *mon*, cela ne signifie pas que la couleur n'existe pas pour utiliser les *mon* comme élément distinctif. Au contraire, l'or était abondamment utilisé sur la laque noire à des fins décoratives. Les unités de la garde du *shogun* Tokugawa ont utilisé le *mon* Tokugawa de différentes couleurs sur différents arrière-plans pour se distinguer. Ces indications sont toujours inscrites dans la description des symboles de l'unité (*fig. 13*). Cependant, le *mon* même n'est jamais blasonné du point de vue de sa couleur.



13. *De droite à gauche : la 1ère et 2ème compagnie de la grande garde du shogun Tokugawa (Oban gumi).* Le premier blasonnement indique « champ noir *mon* blanc », le second « champ rouge *mon* noir » (extrait du 文化 武 鑑 *Bunka Bukan,* 1809).

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

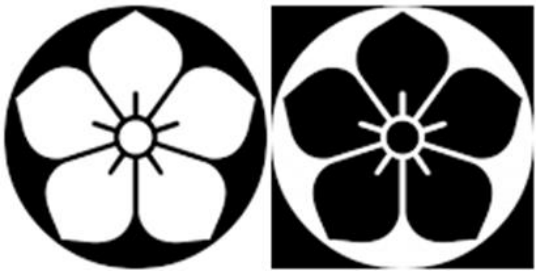
Le seul concept utilisé qui puisse faire penser à la couleur dans le blason japonais est en fait lié à la luminosité : *kage* / « ombre » ou « ombré ». Il est utilisé pour exprimer un *mon* uniquement dessiné en lignes. Qu'il soit noir sur blanc ou en blanc sur noir, le dessin sera fait de manière que seules les lignes du *mon* soient visibles (*fig. 14*). À cet égard, « ombre » ne signifie pas noir mais implique plutôt le « vide ». C'est un peu comme si l'on voyait seulement l'armature d'un *mon*. *Kage* est utilisé comme préfixe et peut décrire une partie ou la totalité d'un *mon*.



陰桔梗 (*kage kikyou*)

14. *" Kikyou " ombrés, c'est-à-dire figurés en silhouette par une ligne blanche sur fond noir à gauche, et une ligne noire sur fond blanc à droite.*

Kage ne doit pas être confondu avec *kokumotchi* qui est exactement le contraire. Si avec *kage* on ne voit que la silhouette d'un *mon*, avec *kokumotchi* on n'en visualise que l'intérieur (*fig. 15*).



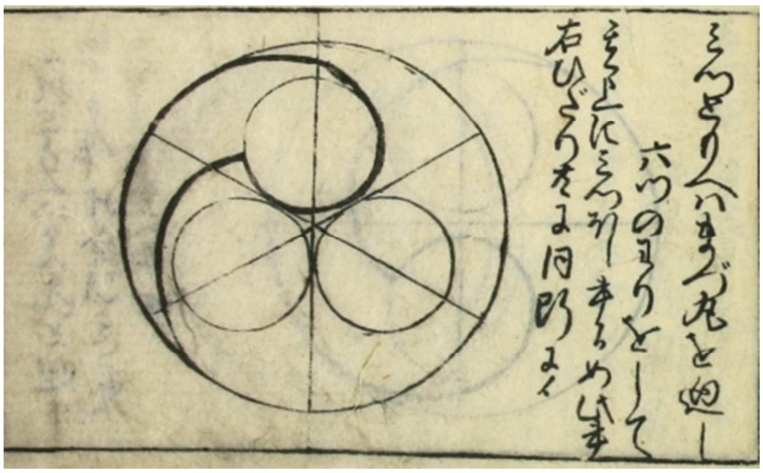
15. 石持ち地抜き桔梗 (*koku motchi jinuki kikyou*)

Kokumotchi est aussi parfois confondu avec une expression de couleur. En fait, c'est simplement la description d'un *mon* s'il était brûlé au fer sur un gâteau de riz. Bien que la forme la plus courante soit la forme ronde associée au gâteau de riz, elle peut également prendre de nombreuses autres formes telles que le carré ou le losange. D'autres formes sont possibles et porteuses de grandes possibilités de création, mais elles sont peu fréquentes.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

3. Les bordures

Dans l'héraldique japonaise, de nombreuses figures peuvent en entourer une autre en raison de leur forme. Cependant, il existe deux types de bordures qui peuvent être classées séparément : les bordures circulaires et les carrées. Elles peuvent être utilisées seules comme des *mon*, mais les cas connus sont peu nombreux.



三つ巴 (*mitsu tomoe*)

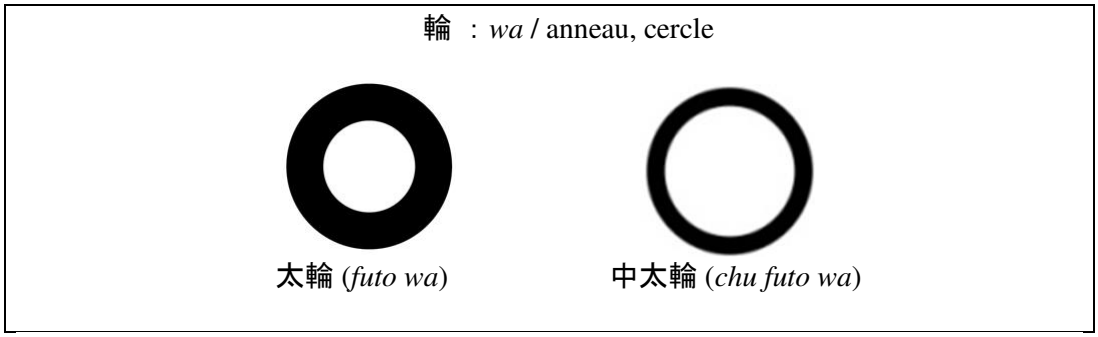
16. *"Mon" tracé au compas.*

Pour beaucoup, un *mon* est souvent un cercle avec « quelque chose » à l'intérieur. Bien que ce soit souvent le cas, de nombreux *mon* ne sont pas du tout encerclés ou ne portent pas d'éléments circulaires. D'autre part, il est vrai que les *mon* sont faits pour s'insérer dans une zone circulaire pour la simple raison que leur dessin est fait avec un compas (*fig. 16*). De plus, les kimonos ont souvent des zones circulaires blanches sur lesquelles le *mon*, quelle que soit sa forme, est dessiné (cette zone est aussi appelée *koku motchi*).

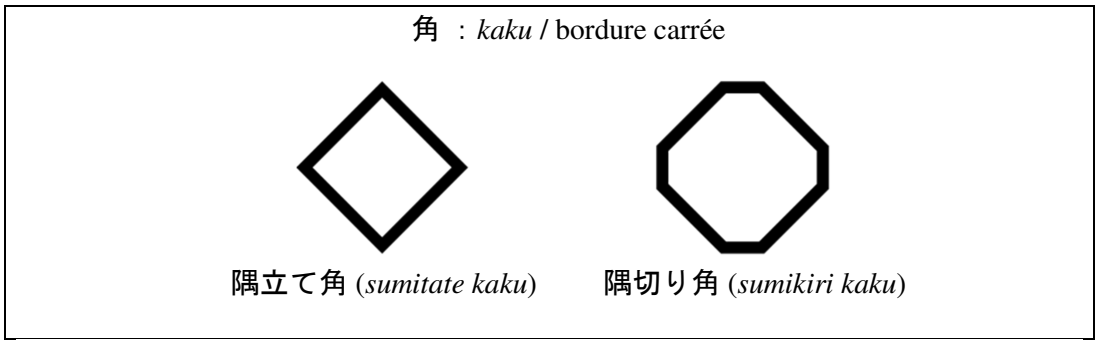
Les *mon* composés avec un *maru* (cercle) représentent un peu plus de 23 % de tous les *mon* inventoriés dans le *Nihon kamon sokkan*[9] qui en recense plus de 23.000 (*fig. 17*). Cela ne prend pas en compte tous les *mon* avec des bordures circulaires alternatives, auquel cas le total serait plus proche de 50 %. D'un point de vue quantitatif, c'est un nombre incroyablement élevé. Les bordures carrées ont la même utilisation que les bordures circulaires (*fig. 18*). Il faut cependant garder à l'esprit que certaines bordures carrées peuvent avoir été très peu utilisées, mais pourraient l'être avec un grand avantage dans la conception de nouveaux *mon*.

9. Shigeru CHIKANO, *Nihon Kamon Sokkan*, Tokyo, 1993.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020



17. *Deux exemples de bordures circulaires modifiées.* Il en existe plusieurs dizaines de variantes ; avec un peu d'imagination d'autres pourraient encore être créées.



18. *Deux exemples de bordures carrées modifiées.*

4. 改造 "Kaizou" : modification, altération

Dans l'héraldique occidentale, les figures sont représentées de manière stylisée et parfois les attributs sont modifiés pour des raisons historiques ou esthétiques. Souvent, il existe une manière habituelle de représenter une figure. Il peut y avoir de nombreuses variations, que ce soit dans l'attitude d'un animal, dans la couleur de ses pattes ou autre.

L'héraldique japonaise connaît également de nombreux types de variations qui peuvent affecter différentes familles de *mon* de diverses manières. Par exemple, certaines altérations ne s'appliquent qu'aux types naturels de *mon*, c'est-à-dire les fleurs et autres éléments végétaux, certains insectes et crustacés. La raison sous-jacente à la modification peut être une sorte de différenciation, comme dans la modification du *mitsu ba aoi* des Tokugawa pour séparer les différentes lignées du clan[10]. Cela peut aussi être un moyen de séparer deux familles avec le même nom mais sans relations familiales. Enfin, c'est souvent simplement une question de beauté dans un dessin.

Il y a plus de 22 modifications qu'on pourrait dire communes et qui peuvent être associées en un seul *mon* et jointes à d'autres éléments tels que des bordures, une

10. *Mitsu ba ao*i signifie littéralement « trois feuille d'aoi ». Les Tokugawa portent le *Futaba aoi* ou *asarum caulescens*, « asaret » en français.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

combinaison ou même d'autres *mon*. En plus de ces altérations plus courantes, il est possible de trouver des cas de modifications qui sont extrêmement rares et parfois uniques, mais néanmoins indicatives de possibilités pour la création de nouveaux *mon*. L'héraldique japonaise n'est pas prescriptive et nombre de variations sont découvertes par pur hasard au gré des recensements par les spécialistes.

Par exemple, la modification d'une figure pour la faire ressembler à une autre est d'un grand intérêt. Ainsi le *kikyou* de la figure 19 représente un papillon en vol (*tobi chyou*). Il s'agit bien d'un *kikyou* en forme de papillon et non d'un papillon en *kikyou* : le *kikyou* a été modifié pour ressembler à un papillon et non l'inverse. Cela multiplie considérablement les possibilités offertes à l'artiste qui souhaite créer des dessins adhérant à l'esprit japonais du *mon*.

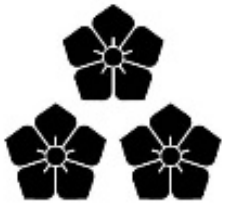
19. 桔梗 飛 び 蝶 (*kikyou tobi chyou*)

5. 合成 "Gosei" : combinaison

En héraldique occidentale la répétition des pièces dans un écu est courante. Les figures peuvent également être associées à une autre plus importante et différente. De cette possibilité résulte un positionnement naturel des figures et un vocabulaire spécifique pour expliquer comment elles s'assemblent pour créer un tout. Le même concept s'applique à l'héraldique japonaise avec des différences très importantes dans la façon dont les choses sont exprimées. Aucun lien n'est toutefois possible entre les champs sémantiques de l'héraldique occidentale et japonaise, tant du point de vue de la forme que de la signification.

Il existe de nombreux types de combinaisons et les quelques exemples suivants servent à illustrer comment plusieurs *mon* peuvent être conjugués ensemble (*fig. 20 à 22*). En fait, dans de nombreux cas, les combinaisons sont utilisées simultanément aux modifications évoquées dans le point précédent. De plus, certains types de combinaisons ne s'appliquent qu'à certains types de *mon*. Un seul *mon* peut aussi être répété plus de trois fois et placé en pyramide.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020



三つ盛り桔梗 (*mitsu mori kikyou*)

20. *Le "kikyou" est répété trois fois et placé en forme de pyramide.*

三つ鱗 (*mitsu uroko*)

21. *" Mon " à trois écailles de poisson.*

三つ盛り三つ鱗 (*mitsu mori mitsu uroko*)

22. *Exemple de blasonnement d'un "" à 9 écailles de poisson, soit la combinaison de trois "mon" à trois écailles de poisson.*

6. "Mon" blasonné à partir du nom de la famille qui l'utilise

Dans certains cas, la description du *mon* peut être très courte lorsqu'un *mon* est dessiné d'une certaine manière ou lorsque ses éléments sont positionnés d'une manière particulière et qu'il est associé à une famille et à ses branches. Dans les exemples suivants (*fig. 23*), les familles Hitotsuyanagi, Ozeki et Osawa sont toutes du rang de *daimyo*[11] et leur nom précède celui de la figure héraldique.

11. Le *daimyo* est un seigneur à la tête d'un domaine. Le terme de *daimyo* n'est pas lié à la puissance militaire mais à la capacité fiscale du domaine qui peut ou pas être un fief au sens féodal tel que nous l'entendons en Occident. Ainsi pour avoir la titulature de *daimyo* il faut être à la tête d'un domaine d'au moins 10 000 *kokus* (un *koku* étant la quantité de riz nécessaire à nourrir une personne pendant un an, soit environ 180 L). Les *daimyos* inférieurs ayant juste le minimum nécessaire étaient bien souvent pauvres et n'avaient guère de puissance autre que sur le papier. À l'inverse, certains feudataires de grandes familles, bien que dépourvus du titre de *daimyo*, avaient des revenus supérieurs à 30 000 *kokus*.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

一柳釘抜き (*Hitotsuyanagi kuginuki*)
Mon de la famille Hitotsuyanagi figurant un tire-clou (*kuginuki*)

大関沢瀉 (*Ozeki omodaka*)
Mon de la famille Ozeki figurant une sagittaire trifoliée (*omodaka*).

Ce n'est pas ici l'*omodaka* qui est unique mais la bordure circulaire en feuille de houx (*hiiragi wa*). Le blasonnement devrait être 柊輪に沢瀉 (*Hiiragi wa ni omodaka*) ; mais la composition retenue préfère renvoyer à la famille Ozeki (*Ozeki omodaka*).

大 澤 杏 葉 (*Osawa gyouhou*)
Mon de la famille Osawa figurant des feuilles d'abricotier (*gyouhou*).

Ces feuilles d'abricotier stylisées sont en fait des ornements de harnais de chevaux.

23. *Exemples de blasons de " daimyo ".*

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

7. Armes parlantes et allusives

L'héraldique occidentale qualifie les armes de « parlantes » lorsque le dessin rappelle le nom du possesseur. Par exemple, une famille appelée Leloup pourrait porter trois loups. En héraldique japonaise, il est possible de voir le même genre de concept.

Ainsi, une famille Kato (en *kanji* : 加藤) porte comme *mon* une glycine descendante (下り藤 : *sagari fuji*) associée en son centre au *kanji* 加 pour le son *ka* (*fig. 24*). Le second *kanji* du nom de cette famille (藤) peut être lu *to* mais aussi *fuji*, c'est-à-dire « glycine ». En conséquence, quand le *kanji « ka »* est associé à la prononciation du *kanji* pour glycine (*to*), nous pouvons lire le nom *Kato*. Le blasonnement ne donne pas d'indication sur le jeu de mot pour représenter le nom familial.

Cet exemple nécessite une bonne connaissance du japonais, et il suppose aussi la nécessité de blasonner le *mon* en japonais et de ne pas étudier seulement la forme des *mon* mais aussi la culture du Japon, sinon la signification de ces emblèmes est perdue.

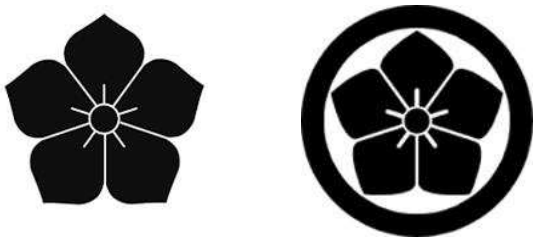
下り藤に加文字 (*sagari fuji ni ka mo ji*)

24. *Blason de la famille Kato*. Ce *mon* associe une glycine (en *kanji* : 藤, lu *fuji* ou *to*), au *kanji* 加 (lu *Ka*). L'ordre du blasonnement n'a aucun impact sur la nature allusive du *mon*. Un peu à la manière des emblèmes modernes, le lecteur doit reconstituer le sens du *gioco di parole.*

III. Exemples de blasonnements illustrant différentes constructions

Nous proposons ici quelques exemples de blasonnement pour des *mon* construits avec le *kikyou* pour emblème.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020



25. 桔梗 (*kikyou*) à gauche et 丸に桔梗 (*maru ni kikyou*) à droite

Dans le blason de la figure 25, il y a deux éléments à décrire : le cercle qui constitue la bordure et la figure au centre. Il faut d'abord nommer le cercle (*maru*) puis utiliser le connecteur *ni* pour indiquer que le *kikyou* suit : *maru ni kikyou*. Une erreur commune est de penser que comme le *kikyou* se trouve dans le cercle, *ni* signifie « dans ». Ce n'est jamais le cas. Il faudrait ici vraiment lire le *mon* comme « un cercle et un *kikyou* ».

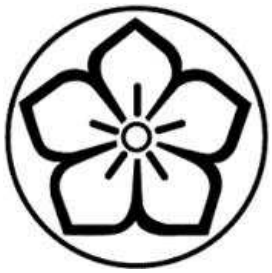
26. 隅切り角に桔梗 (*sumi kiri kaku ni kikyou*)

Dans la figure 26, il y a deux éléments à décrire : la bordure et la figure au centre. Il faut donc décrire le carré (*kaku*) et sa modification. Ici les angles ont été coupés (*kiri*), ce qui nous donne : *sumi kiri kaku*. Puis on utilise le connecteur *ni* pour indiquer que le *kikyou* est à l'intérieur. Par conséquent, nous pouvons blasonner le *mon* : *sumi kiri kaku ni kikyou*

27. 丸に陰桔梗 (*Maru ni kage kikyou*)

Dans la figure 27, le *kikyou* a été modifié : il s'agit d'un *kikyou* « ombré » (*kage kikyou*). Il faut commencer avec l'élément externe *maru* (le cercle) suivi de *ni*, puis ajouter l'altération et le nom de la figure (*kage kikyou*), soit : *maru ni kage kikyou*.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

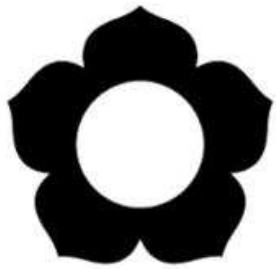


28. **糸輪に陰桔梗** (*ito wa ni kage kikyou*)

Sur la figure 28, on relève deux modifications. La bordure : *ito wa*, littéralement « le cercle fin comme un fil » ; et le *kage kikyou*. Nous décrivons ainsi la bordure modifiée suivie de l'article de *ni* et de la figure à l'intérieur : *ito wa ni kage kikyou.*

29. **中陰三つ割り八重桔梗** (*chu kage mitsu wari yae kikyou*)

Dans le *mon* de la figure 29, il faut énoncer la première altération *chu kage* qui signifie ombre mi-épaisseur puis ajouter le nombre de fleurs *mitsu*, qui signifie « trois » ; ensuite la deuxième altération *wari* qui signifie « demi » ; puis la troisième altération *yae* qui signifie « deuxième rangée de pétales », ce qui conduit à : *chu kage mitsu wari yae kikyou*.



30. **鉄砲桔梗** (*teppou kikyou*)

Cet exemple (*fig. 30*) est entre la bordure et la modification d'un *kikyou*. *Teppou* signifie « canon » (de fusil). *Teppou kikyou* signifie littéralement « *kikyou* en canon ». Le centre pourrait très bien être accompagné d'un autre *mon*.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

IV. BIBLIOGRAPHIE

1. Bibliographie japonaise

J'ai largement utilisé les trois livres suivants :

Raisuke NUMATA, *Nihon monshyou gaku*, Tokyo, 1925.

C'est la Bible pour tous ceux qui sont intéressés par l'étude du *mon*. Numata Raisuke a été le premier à inventer le mot *Nihon monshyou gaku* qui pourrait être traduit par « études héraldiques japonaises ». Il a produit la première étude héraldique du *mon* au Japon. Avant lui, aucun autre savant n'avait essayé de l'expliquer en japonais, car on pouvait dire qu'il faisait partie de la culture. Du point de vue de la recherche, tout commence par son livre.

Shigeru CHIKANO, *Nihon Kamon Sokkan*, Tokyo, 1993.

Le livre de Chikano Shigeru est essentiellement la première véritable enquête armoriale du Japon. Il couvre toute la société japonaise et donne un bon aperçu de la façon dont les *mon* ont été utilisés par les nobles, les samouraïs et les autres classes sociales. Les exemples sont tirés de sources historiques telles que les *bukan* (listes des vassaux du *shogun*) et *Unjo Benran* (listes des courtisans) et surtout de pierres tombales portant le *mon* familial. Il est à noter qu'il y a quelques erreurs dues à l'éditeur. Il faut être prudent, mais le livre est d'une valeur incomparable pour avoir une idée de la variété des modèles et du potentiel de nouvelles combinaisons.

Hitoshi TAKASAWA, *Kamon jiten*, Tokyo, 2008.

Takasawa Hitoshi est le meilleur savant japonais vivant en ce qui concerne le *mon*. Sans son aide, beaucoup me seraient encore inintelligibles. Son livre a été d'une grande utilité pour mon étude et il m'a permis de vérifier l'exactitude de mon travail, grâce à ses annexes et ses nombreux blasons.

2. Bibliographie en langues occidentales

Albert James KOOP, *The Construction and Blazonry of Mon*, New York, 1910.

C'est le seul article en anglais qui a essayé en partie de décrire comment les *mon* ont été blasonnés. Il est principalement fondé sur *Nihon moncho* de Hugo Ströhl. L'article a une certaine valeur en ce qu'il identifie différents types de *mon* et éléments de description. Cependant, il n'est pas systématique et ne parvient pas à comprendre un principe tel que le blason allant de l'extérieur vers l'intérieur et les différentes catégories (c'est-à-dire altération, combinaisons, etc.).

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020

Hugo Gerard STRÖHL, *Nihon moncho ; Japanisches Wappenbuch, Ein Handbuch für Kunstgewerbetreibende und Sammler,* Vienne, 1906.

Le livre est fondé sur l'étude d'un *bukan* de la fin du XIXe siècle. Sa valeur réside dans le fait qu'elle donne le nom de toutes les familles de *daimyos* et de *kuge* (nobles de la cour impériale). Cependant, l'ouvrage est mal structuré et, bien qu'il donne le blasonnement japonais des *mon* qu'il montre, il n'explique pas comment les *mon* eux-mêmes sont construits. Il ne s'agit pas d'une étude héraldique mais plutôt d'une traduction de documents historiques japonais ayant un caractère héraldique.

Yuzuru OKADA, *Japanese Family Crests*, Office of Tourist Industry, Tokyo, 1941.

Ce petit opus a été écrit en anglais par Okada Yuzuru qui a également produit d'autres livres pour le Board of Tourist Industry. C'est un livre utile pour comprendre les différents types de figures en héraldique japonaise. Il fournit le blasonnement des *mon* qu'il présente mais n'explique pas comment fonctionne la construction du *mon*. C'est néanmoins un livre très utile.

Rudolf LANGE, « Japanische Wappen », *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen an der Königlichen Friedrich Wilhelms-Universität zu Berlin*, 1903, p. 23-281.

Il s'agissait en 1903 de l'étude la plus approfondie du *mon* disponible dans une langue occidentale. Ses lacunes en ce qui concerne la connaissance et la compréhension de la façon dont le *mon* est construit et blasonné sont les mêmes que les autres livres cités ici. Cependant, malgré des erreurs en ce qui concerne l'interprétation de l'héraldique japonaise, il s'agit toujours d'une étude de grande valeur pour le débutant.

© Société française d'héraldique et de sigillographie, Paris, 2020